

Le débat international sur les ondes longues du développement capitaliste. Un bilan intermédiaire*

Ernest Mandel, 1992

Le colloque de Janvier 1989 à Bruxelles (Colloque sur les ondes longues organisé par Ernest Mandel à la Vrije Universiteit van Brussel, NdT) a produit un certain nombre de documents et des contributions d'un haut niveau, qui reflètent fidèlement l'état actuel du débat scientifique international sur les ondes longues du développement capitaliste. Je considère que c'est un véritable succès scientifique, pour cette raison mais aussi parce que le colloque a été le théâtre de vives controverses pluralistes. Je laisse volontairement de côté toutes les questions de portée politique ainsi que les perspectives à tirer des débats, qui constituent un autre problème, même si celui-ci n'est bien sûr pas sans rapport avec la discussion purement théorique. Mais notre devoir en tant que scientifiques est de juger les phénomènes historiquement vérifiables selon des critères strictement scientifiques, indépendamment de leurs implications politiques.

Le débat international sur les «ondes longues» se concentre principalement sur sept aspects:

- 1°) Un problème de nature temporelle / spatiale : les ondes longues sont-elles vérifiables statistiquement et sur quelle temporalité, par rapport à quelles zones géographiques significatives et au moyen de quels indicateurs clés?
- 2°) En quoi consiste la dynamique fondamentale de la croissance capitaliste? Est-elle inhérente au système, ou dépend-elle en fin de compte des hauts et des bas d'individus innovateurs (la controverse entre partisans de Marx et de Schumpeter)? Etroitement liée à cette question est le débat sur le moteur principal des ondes longues. Les oscillations du taux moyen de profit sont-elles la cause profonde des variations du taux de croissance (de l'accumulation capitaliste), ou sont-elles le résultat de ces variations?
- 3°) Quelle est la relation précise entre les hauts et les bas de l'innovation technologico-scientifique, et les mouvements à long terme de la croissance capitaliste?
- 4°) Dans quelle mesure des mouvements du développement capitaliste montrent-ils une régularité, vérifiable sur le long terme? (Les «ondes longues» contre les "cycles longs», ou Kondratieff contre Trotsky).
- 5°) La controverse sur la détermination "exogène" ou "endogène" des ondes longues du développement capitaliste (controverse entre Mandel et l'«école de la régulation").
- 6°) La controverse –liée à la précédente- sur la nature monocausale ou pluricausale du contrôle social du capital sur le travail salarié.
- 7°) La controverse sur les forces qui déterminent les changements fondamentaux dans les conditions générales de l'accumulation du capital, et les questions annexes sur les hauts et les bas des Etats hégémoniques sur le marché mondial.

Les ondes longues sont-elles statistiquement vérifiables?

Les ondes longues sont-elles statistiquement vérifiables et vérifiées? Il existe aujourd'hui une grande quantité de matériel à ce sujet, en particulier sur les courbes du commerce mondial et de la production mondiale. Selon moi, l'observation empirique confirme très clairement -mais évidemment pas à 100% - l'existence des ondes longues.

* Chapitre 13 de: A.Kleinknecht, E.Mandel & I.Wallerstein (eds), *New Findings in Long Wave Research*, 1992. Traduction Alain Tondeur.

Mais une question méthodologique se mêle étroitement à la vérification empirique: des ondes longues de quoi exactement ? Je reste fidèle à la définition que j'ai présentée au début des années soixante: nous parlons des ondes longues *du développement capitaliste*, autrement dit ondes longues de la production, de l'emploi, du revenu, de l'investissement, de l'accumulation du capital, et des ondes longues du taux de profit. Il s'ensuit que des séries chronologiques portant essentiellement sur l'évolution des prix alimentaires au cours des 500 dernières années ne peuvent pas être intégrées à la théorie des «ondes longues" du développement capitaliste. Je ne nie pas, a priori, qu'on puisse discerner des ondes longues de la production agricole et du commerce international des matières premières ainsi que des produits de luxe. Cependant, il s'agit d'un problème distinct, que nous pourrions appeler l'hypothèse Wallerstein-Gunder Frank.

Il convient d'y insister : ce problème est distinct de celui des ondes longues observables dans l'économie capitaliste. Une économie capitaliste n'est pas seulement une économie basée sur l'échange, le commerce et l'accumulation de capital-argent. C'est une économie basée sur la production *par le travail salarié*. Celui-ci est embauché par le capital afin de faire des profits qui permettent à leur tour d'accumuler plus de capital, ce qui conduit à une augmentation des investissements dans la production, donc à plus de production, plus de profits, etc . Cette dynamique de croissance est très différente de tout qu'on observe dans les sociétés précapitalistes, même celles où le capital monétaire et le commerce international sont déjà largement développés. Et ce sont *les variations de ces taux de croissance* qui justifient le concept d' «ondes longues du développement capitaliste." On pourrait évidemment objecter qu'il y a ici un parti pris subjectif dans la définition de l'objet étudié. Je ne le nierai pas: il va de soi qu'on peut obtenir une réponse différente en posant un problème différent. Mais ce n'est pas une objection valable à une théorie des ondes longues du développement capitaliste, comme de nombreux auteurs l'affirment. La seule objection acceptable à cette théorie serait de dire qu'elle n'est pas pertinente pour comprendre ce qui s'est passé dans le monde réel au cours des deux cents dernières années. Je n'ai pas entendu un seul argument convaincant dans ce sens. Ce qui a été dit, c'est que d'autres aspects sont pertinents également. Il est parfaitement possible qu'il en soit ainsi, mais ma conclusion dans ce cas serait : et alors ?

Il ne faut pas perdre de vue que le problème des ondes longues du développement capitaliste a émergé historiquement de la *théorie* du cycle des affaires, qui, à son tour, est un produit de la *réalité* du cycle économique. Il s'agissait d'un outil d'analyse pour comprendre et expliquer les hauts et les bas successifs de l'investissement, de la production, de l'emploi et des revenus. Personne ne peut prétendre sérieusement que ces questions ne sont pas pertinentes pour comprendre ce qui s'est passé dans l'économie et la société de nombreux pays à travers le monde au cours des 160 à 200 dernières années, d'abord en Grande-Bretagne, en Europe occidentale et aux États-Unis, puis dans le reste du monde. Le fait que d'autres problèmes puissent aussi être posés ne supprime pas la nécessité d'examiner ce type précis de questions.

La controverse du cadre géographique pertinent

Une autre difficulté a été soulevée: où devrions-nous chercher la vérification ou la réfutation empirique de la théorie des ondes longues? Dans les économies nationales ? Dans celle des grands pays capitalistes? Dans l'économie mondiale prise comme un tout ? Une fois encore, il convient de prendre acte des considérations théoriques implicites qui sont sous-jacentes au matériel statistique. Juxtaposer les séries temporelles de nombreux pays capitalistes - pour ne pas dire tous, afin d'y chercher des preuves de l'existence des ondes longues, signifie qu'on suppose une synchronisation fondamentale, sinon une identité, de toutes ces économies. Cela semble être une grave erreur méthodologique.

Des pays non-industrialisés, ou des pays en phase de "lancement" de la production industrielle, n'auront pas un modèle de croissance identique à celui des pays industrialisés. Des pays dépendants n'auront pas le même modèle de croissance que des pays indépendants de la métropole, du centre.

Certains pays comme la Suisse occupent une position clairement anticyclique: quand les choses vont mal dans l'économie mondiale, les capitaux y affluent comme dans un refuge. La Suède, aussi, pays neutre, occupe une place spéciale, au moins dans le développement économique au XXe siècle.

On pourrait donc se concentrer soit sur certaines économies capitalistes clés, soit sur la production mondiale et le commerce mondial dans leur ensemble, et considérer toute divergence nationale par rapport à la tendance générale comme un problème spécifique nécessitant une explication spécifique, et non comme une «preuve» du fait que les ondes longues ne seraient pas vérifiables empiriquement à un degré acceptable.

Les forces motrices de la croissance capitaliste, ou les marxistes contre les schumpeteriens

La question « de quoi débattons-nous réellement ? » est étroitement liée à une autre: quelle est la logique fondamentale de l'expansion capitaliste? J'adhère complètement à l'idée que le mécanisme "taux de profit / taux d'accumulation du capital" donne une réponse clé à ce problème. En fait, j'ai déjà défendu cette position en 1964. Dans la mesure où du matériel pourrait encore être avancé pour clarifier ou questionner les recherches, je pense que cela va encourager la discussion future, mais pas au point de saper la crédibilité de l'hypothèse de base.

Beaucoup de débats différents sont subsumés dans la controverse sur la raison fondamentale de la croissance dans le capitalisme.

D'abord et avant tout se pose la question de savoir si une dynamique fondamentale de croissance est inhérente au mode de production capitaliste, ou si celle-ci dépend en dernière analyse du rôle de personnalités innovatrices, qui libèrent des processus de changement technologique *radical* et cumulatif.

Je suis entièrement d'accord avec les intervenants qui, au cours de la discussion, ont souligné que la dynamique de croissance est inhérente au mode de production capitaliste, que cette dynamique de croissance (ou, c'est exactement la même chose en termes marxistes, la dynamique de l'accumulation capitaliste) est "systemimmanent", pour utiliser le terme allemand. Cette dynamique de croissance est due à deux caractéristiques fondamentales du capitalisme:

1. La concurrence, à savoir la propriété privée au sens économique du terme (la fragmentation de la prise de décision par les entreprises, indépendamment l'une de l'autre) - le caractère privé du travail incorporé dans les marchandises, qui n'est reconnu comme travail social que *post festum*, dans la mesure où sa valeur d'échange est réalisée sur le marché ;
2. La lutte des classes entre le capital et le travail, c'est à dire la séparation des producteurs directs de leurs moyens de production et de subsistance, et la contrainte économique qui leur est imposée par conséquent de vendre leur force de travail aux propriétaires des moyens production.

Ces deux caractéristiques fondamentales du capitalisme obligent les capitalistes (les entreprises capitalistes) à accumuler de plus en plus de capital afin de réduire les coûts de production en achetant des équipements de plus en plus sophistiqués et des matières premières de moins en moins chères. Sinon, ils seraient battus par les concurrents.

Ces caractéristiques imposent également aux capitalistes de substituer des machines (travail mort) au travail vivant, afin d'éviter les pénuries de main-d'œuvre qui font monter les salaires. Les deux tendances au progrès technique inhérentes au système sont ainsi des tendances au progrès technique qui économise le travail. Dans certaines phases d'ondes longues, elles seront compensées, parfois même surcompensées, par la tendance au progrès technologique qui économise le capital (plus exactement: qui économise le capital constant). Mais le bilan à long terme de l'interaction de ces deux tendances va sans aucun doute dans le sens du progrès technologique qui économise du travail.

Cette tendance est bien sûr cachée, voire enfouie, dans les statistiques sur le travail salarié global, ou sur le « coût salarial global », qui ne font aucune distinction entre travail productif et improductif. Or, la loi du développement dont il est question ici concerne le travail productif dans le capitalisme, c'est-à-dire le travail producteur de plus-value. Encore une fois, il ne s'agit pas d'un parti pris dogmatique mais d'une distinction pertinente pour comprendre ce qui s'est passé dans l'histoire économique depuis la Révolution industrielle. Sinon, comment expliquer ou même accepter la réalité de la tendance à la mécanisation croissante, à la semi-automatisation, à l'automatisation et à la robotisation, visible depuis la révolution industrielle?

Ensuite vient le débat sur le moteur principal de cette dynamique de croissance inhérente au système. Selon moi, ce moteur est sans aucun doute la pression dans le sens de l'accumulation effective et croissante du capital, c'est-à-dire la combinaison de la production de la plus-value, de la réalisation de la plus-value et de la division de la plus-value (en dépenses productives et improductives). La distinction entre les calculs de profits *ex ante* et *ex post*, entre les niveaux de gains qui stimulent ou freinent les décisions courantes d'investissement, entre les niveaux de profits réalisés qui stimulent ou restreignent l'accumulation du capital - et par conséquent les décisions d'investissement *dans le prochain cycle de reproduction*, nous permettent de séparer deux problèmes. Le premier est le rapport entre les choix microéconomiques et les résultats macroéconomiques, rapport qui n'est jamais garanti dans un système de propriété privée et de concurrence; le second est le délai entre les moments des prises de décision privées et les périodes au cours desquelles le résultat social de ces décisions apparaît et détermine à son tour de nouvelles décisions privées.

Le taux moyen de profit est certainement un résultat *social* de décisions privées, et un résultat social qui ne devient apparent qu'après un certain laps de temps. Les oscillations du taux de profit, qui déterminent en dernière instance les différences à long terme dans le taux de croissance, causent un nouveau délai important, parce que les entreprises capitalistes ne les considèrent comme évidentes - sous la forme de prévisions de bénéfices plus ou moins élevés - qu'après quelques expériences et vérifications concrètes. De sorte que la séquence temporelle serait, à mon avis, la suivante: des taux de profit escomptés induisent des décisions d'investissements plus ou moins élevés, qui génèrent des taux plus élevés ou plus faibles de croissance qui, combinés avec des variations des taux de plus-value, à des variations dans la composition organique du capital, à des variations dans le degré d'expansion ou de contraction du marché, conduisent à leur tour à des changements dans les taux de profit réalisés. Ceux-ci déterminent alors le volume effectif de l'accumulation du capital et de nouvelles projections de profit, qui, à leur tour, co-déterminent les décisions d'investissement pour le prochain cycle.

Une nouvelle contribution importante au débat international a été celle d'Anwar Shaikh sur la pertinence des fluctuations des taux d'utilisation des capacités productives comme co-déterminants du taux de profit et des décisions investissement. La question des données empiriques, qui restent ouvertes à la correction par de nouvelles méthodes de recherche ou la collecte de nouvelles données, doit être distinguée de celle de la cohérence intrinsèque de l'argument. De ce dernier point de vue, la contribution d'Anwar Shaikh semble irréfutable.

Si l'on examine les raisons des taux de croissance moyens plus faibles au cours des ondes longues dépressives, l'existence d'une surcapacité à long terme dans des branches importantes de la production apparaît *prima facie* comme l'une des causes décisives d'un taux inférieur d'accumulation productive (ou d'allongement de la reproduction). En particulier dans l'onde longue dépressive actuelle, cela conduit simultanément à une importante «rupture» momentanée entre l'accumulation de capital-argent et l'investissement de capital productif - c'est à dire à d'énormes excès de spéculation. Mais, comme seul le capital productif produit de la plus-value, cette rupture ne peut être que temporaire. Temporaires aussi seront les prédictions d'une "désindustrialisation" à long terme, dans le sens le plus large du mot (il est évident que de nombreuses industries de services ne

sont que cela: des *industries* de services, à savoir des terrains d'investissement en capital productif) : ces prédictions dureront ce que durent les roses.

Enfin vient la question du rapport entre la dynamique *générale* abstraite de croissance globale du capitalisme et ses formes concrètes, spécifiques. Encore une fois, du fait de la nature même de la production capitaliste en tant qu'économie de marché généralisée (production généralisée de marchandises), la croissance capitaliste est toujours inégale, c'est-à-dire disproportionnée. Certains pays, régions, branches industrielles ou firmes se développent plus rapidement que d'autres. Ce n'est pas seulement le résultat de la nature fragmentée de la prise de décision, principalement dans le domaine de l'investissement passé et présent. C'est aussi le résultat des différences dans le profil *initial* du capital de chaque pays, région, branche industrielle ou firme. Cela reflète de même la composition organique différente de ces «capitaux nombreux» - qui sont la seule forme sous laquelle le capital *peut* exister avec une dynamique de croissance, comme Marx l'a dit explicitement. Et cela reflète également le rôle important des valeurs d'usage spécifiques produites par chaque pays, région, branche ou firme. Car la demande, le pouvoir d'achat sur le marché, est toujours une demande pour une valeur d'usage spécifique, pas une « demande agrégée » abstraite – celle-ci n'est qu'une somme finale, un épiphénomène. Ici, la question de l'innovation de produit - qui n'est pas la même chose que l'innovation technologique - prend toute son importance.

Du coup, nous sommes au cœur de la théorie des «ondes longues du développement capitaliste». Tout le problème se pose seulement du fait que l'inégalité de la croissance est un fait de la vie. La façon dont la question de la dynamique de croissance du capitalisme est liée à celle des ondes longues peut être reposée dans les termes suivants: y a-t-il une logique capitaliste immanente impliquant que la combinaison de tous les facteurs déterminant la croissance capitaliste entraîne des disproportions avec des incidences cumulatives à long terme et engendre de longues périodes au cours desquelles le taux moyen d'accumulation du capital est sensiblement inférieur par rapport à d'autres périodes longues (voire nul) ? En théorie, on pourrait certes nier que ce soit le cas, et n'admettre que l'existence d'oscillations aléatoires. Mais je crois que l'évidence empirique confirme entièrement l'analyse théorique. Compte tenu de la dynamique relativement autonome et disproportionnée, inégale, de la composition organique du capital, du taux de plus-value et du marché mondial (pour ne citer que les trois variables les plus importantes), ces effets oscillants cumulatifs à long terme semblent être le résultat le plus probable du développement inégal à long terme.

Les innovations technologiques et les ondes longues du développement capitaliste

La supposition que la croissance inégale, différenciée, discontinue est inhérente au mode de production capitaliste n'exclut ni ne marginalise en rien le rôle de l'innovation technologique, en particulier le rôle de la révolution technologique, dans les ondes longues du développement capitaliste. Bien au contraire. J'ai déjà souligné que la croissance capitaliste va toujours de pair avec le progrès technique. Ce que les marxistes affirment, à la suite de Marx, est que les innovations *résultent* inévitablement du fonctionnement du système lui-même, qu'elles ne dépendent pas d'accidents biologiques, de la soudaine apparition de «personnalités innovantes», que le système les stimule en permanence par des récompenses matérielles, par une pression sociale (idéologique) et par des institutions spécifiques - la transformation du système de l'enseignement supérieur; l'organisation systématique de la recherche scientifique, le développement de ce qu'on appelle les sciences appliquées - accroissant l'autonomisation et la rentabilité de la recherche, entre autres. C'est en ce sens, et en ce sens seulement, que les marxistes critiqueraient Schumpeter.

La nature diachronique et discontinue de cette croissance implique que les résultats cumulatifs du changement technique sont également discontinus et diachroniques. Cela signifie qu'au moins trois aspects du changement technique doivent être distingués: l'invention (la découverte scientifique), ce qu'on appelle l'innovation technologique expérimentale, et la diffusion.

Le premier aspect a été peu étudié jusqu'à présent dans le cadre de la théorie des ondes longues. Nous devons pour le moment nous appuyer principalement sur les conclusions tirées de l'histoire des sciences (ou des découvertes scientifiques) elle-même. Les faits semblent pointer dans la direction d'un caractère de plus en plus continu et cumulatif de la découverte scientifique, avec cependant des bonds en avant spécifiques dans certains domaines particuliers et en fonction de pressions sociales spécifiques¹. Je laisse ce domaine aux recherches en cours et à venir.

Il est important d'insister d'emblée sur le fait qu'il n'y a pas de corrélation automatique entre découvertes scientifiques et innovation technologique. Sous le capitalisme, et dans toute forme d'économie de marché, les découvertes scientifiques et les innovations technologiques seront toujours, au moins partiellement, médiées par les récompenses matérielles (sous le capitalisme: les profits projetés et réalisés) de firmes indépendantes. Lorsque ces stimulants déclinent, l'innovation technologique décline, indépendamment du fait que de nouvelles inventions sont disponibles ou pas. Lorsque les espoirs de récompenses financières commencent à croître, l'innovation technologique progresse.

Relier cette causalité de base au mécanisme des ondes longues nécessite de répondre à plusieurs questions. Peut-on vérifier empiriquement que les innovations technologiques apparaissent en grappes, soit au cours des ondes longues expansives, soit au cours des ondes longues dépressives ? Si oui, pourquoi ? Si non, sont-elles réparties plus ou moins équitablement dans le temps ? Et si l'apparition en grappes est prouvée, qu'en résulte-t-il du point de vue de la dynamique de la croissance, quels sont les effets sur le rythme d'accumulation du capital ?

La première question a donné lieu à la controverse entre Mensch et Freeman / Kleinknecht. Je dois procéder ici à une autocritique: dans mon livre intitulé « Les ondes longues du Développement capitaliste » (Cambridge University Press, 1980) j'ai supposé trop vite et à tort que les données de Mensch étaient correctes. Les faits indiquent aujourd'hui que Freeman et Kleinknecht ont raison. Je suis puni.

Mais il ne s'ensuit pas que la question du rythme de l'innovation technologique ne serait pas pertinente du point de vue de la problématique des ondes longues. Pour réintégrer les données de Freeman / Kleinknecht dans une compréhension de la logique et du fonctionnement de la succession de longues périodes de dépressions et d'expansions, deux distinctions que j'ai introduites dans cet ouvrage demeurent entièrement valables.

Premièrement, il semble logique de noter qu'une longue dépression stimule la recherche technologique, que les innovations technologiques sont une source de surprofits (rentes technologiques), et que, lorsque le taux de profit est déprimé, la recherche de telles rentes puisse devenir frénétique. Mais il est tout aussi logique de penser que, dans des conditions de relative stagnation du marché et de niveaux élevés, voire d'excès de capacité, le poids macroéconomique global de l'activité innovante tendra à ne pas être très élevé. Une large part des investissements en capital s'orienteront en effet vers l'amélioration de la technologie existante. Seule une part minoritaire prendra la forme d'une innovation technologique de nature incrémentale.

Vers la fin de l'onde longue dépressive, cela commence à changer. C'est la raison pourquoi plusieurs collègues voient précisément dans ce changement la cause du retournement (qui devient alors essentiellement « endogène »). Mais je pense que cette approche sous-estime le rôle essentiel des projections de profit et des réalisations de profit dans le fonctionnement du capitalisme. C'est seulement si et quand le climat économique est *déjà* de plus en plus marqué par les projections de

¹ Par exemple: la pression de l'économie de guerre qui a favorisé un bond en avant des découvertes dans l'Allemagne soumise à blocus pendant la Première Guerre mondiale; l'énorme effort de recherche entraîné par la décision étasunienne de fabriquer la bombe «A» pendant la Seconde Guerre mondiale; et la puissante impulsion que l'émergence d'une conscience écologique au cours des dernières 25 années a donné à la recherche. On pourrait citer de nombreux autres cas de ce genre.

profit, et par des hausses effectives du taux moyen de profit, que l'activité innovante cesse d'être essentiellement expérimentale et incrémentale pour devenir de plus en plus répandue et se généraliser par la production de masse. C'est alors seulement que l'on assiste à une véritable révolution technologique, c'est-à-dire à un réel changement de technologie affectant les principales branches de la production (y compris les services). Ce n'est pas la révolution technologique qui déclenche une nouvelle onde longue expansive. C'est l'augmentation à long terme du taux de profit qui déclenche une nouvelle expansion, laquelle devient alors cumulative, autrement dit expansion à long terme par la révolution technologique. Les expressions «nouveaux systèmes technologiques», «changements technologiques généralisés» ou «combinaisons d'innovations radicales et incrémentales » réfèrent justement à cette révolution technologique.

Encore une fois, la chronologie réelle des événements, selon nous, est la suivante: une augmentation initiale généralisée du taux de profit provoque une augmentation généralisée de l'accumulation du capital, ce qui stimule le financement du changement technologique radical. Celui-ci amène une révolution technologique d'ensemble, qui, par la réduction des coûts et l'augmentation initiale des rentes technologiques, permet une augmentation du taux moyen de profit (ou au moins sa stabilisation à un niveau exceptionnellement élevé pendant une longue période, à travers plusieurs cycles économiques successifs).

De façon parallèle, dans la seconde moitié de l'onde longue expansive, la généralisation même des nouvelles technologies érode les rentes technologiques et provoque une saturation croissante du marché pour les produits qui incarnent principalement la nouvelle révolution technologique. Cela augmente les capacités excédentaires dans les "nouveaux » secteurs de production, empêche des réductions de la composition organique du capital et, par une interaction de tous ces facteurs, entraîne un déclin tendanciel à long terme du taux de profit moyen.

En ce qui concerne la recherche empirique sur les aspects quantitatifs des révolutions technologiques du point de vue de la composition organique du capital, je suggérerais les pistes d'investigation suivantes: le poids relatif des nouvelles branches dans la production générale; les fluctuations dans le cycle de vie des équipements; et les fluctuations des coûts des matières premières ainsi que de l'énergie en tant que partie de l'ensemble des coûts de production des produits finis.

Cycles longs ou ondes longues?

Le mouvement long de la production, de l'emploi et des revenus présente-t-il le même genre de régularité que le cycle économique ? Est-il fondamentalement plus irrégulier? Dans le premier cas, il serait correct de parler de *cycles* longs du développement capitaliste; mais dans le second cas, il serait plus approprié de considérer le mouvement à long terme comme une somme d'*ondes* longues. À la lumière de l'histoire des idées économiques, cette controverse pourrait être appelée le débat « Kondratieff versus Trosky ».

On peut approcher cette discussion de deux manières différentes, que nous devons distinguer. La première, sémantique, peut être tranchée par les faits. La seconde est analytique / causale. Le problème sémantique porte sur la définition de la régularité. A quelle régularité devrait satisfaire un mouvement pour être considéré comme « régulier »? La durée moyenne du cycle d'affaires au cours des deux cents années écoulées a été de 7,5 ans. Mais cette moyenne, comme Marx l'a souligné il y a un siècle, est une moyenne statistique sur le long terme. La durée réelle du cycle d'affaires a varié entre 5 et 10 ans.

Si l'on suppose que la durée moyenne d'une onde longue est de 25 ans, mais que cette moyenne est le résultat de mouvements réels variant entre 20 et 30 ans, il n'y a pas de différence fondamentale entre la régularité du cycle d'affaires et celle du cycle de Kondratieff. Mais le caractère cumulatif des changements pourrait introduire une certaine différence. L'histoire des cycles économiques ne

présente pas d'exemple de trois ou quatre cycles successifs de 10 années suivis de trois ou quatre cycles de 5 ans. La durée moyenne de 7,5 ans d'un cycle économique est donc plus qu'une donnée purement statistique : elle correspond à la longueur habituelle du mouvement réel, les extrêmes de la variation étant des exceptions, et non la règle.

D'autre part, il y a un effet cumulatif d'une succession de mouvements de long terme d'une durée autre que 25 ans. L'onde longue expansionniste la plus récente aux Etats-Unis n'est pas un «boom d'après-guerre», comme en Europe de l'Ouest et au Japon : elle a duré de 1940 au début des années 70, soit 33 ans. De même, l'«onde longue dépressive» qui a commencé vers 1973 dure déjà depuis plus de 20 ans et je suis convaincu qu'elle se prolongera encore de nombreuses années. Par conséquent, même en se basant sur une durée de 30-35 ans, on aurait deux vagues du cycle Kondratieff couvrant ensemble au moins 63 ans, voire 68-70 ans ou plus, ce qui est nettement plus qu'un double cycle sur 50 ans.

Si l'on ajoute le fait que l'onde longue expansive précédente a duré seulement 20 ans (de 1893 à 1913), et qu'elle a été suivie d'une onde longue dépressive de 25 ans aux États-Unis (dans le cas de l'Europe et du Japon il est pratiquement impossible de parvenir à une conclusion sur la façon d'intégrer les années de la Seconde Guerre mondiale dans ce schéma), on trouve une différence cumulative de 50 pour cent pour la durée d'un mouvement à long terme: 45 ans contre 68 à 70 ans, si pas davantage.

L'image reste sensiblement la même si l'on considère l'onde longue expansive qui a précédé celle d'avant 1914: elle a duré 25 ans (1848-1873) et a été suivie d'une longue dépression de 20 ans (1873-1893), ce qui donne de nouveau 45 ans en tout, contre 68 ou plus. L'irrégularité semble bien supérieure à celle du cycle économique. La première vague de Kondratieff du capitalisme industriel confirmerait cette conclusion: une période expansive de 27 ans (de 1798 à 1825), suivie d'une longue dépression de 23 ans (1825-1848), soit une durée totale de 50 ans - très différente des 45 ans et des 68 à 70 ans mentionnés ci-dessus. La différence entre les durées de l'expansion et de la dépression est également évidente dans chaque onde de Kondratieff. Par conséquent, *l'irrégularité semble l'emporter sur la régularité*, de sorte que la notion d'«ondes longues» semble mieux correspondre aux faits historiques que celle de «cycles longs».

Mais l'aspect analytique, causal, explicatif de la question est plus important que l'aspect empirique et sémantique. La nature même d'un mouvement cyclique réside dans l'inversion automatique, le point de retournement. Indépendamment de ce qui se passe dans d'autres secteurs de la société - quoiqu'il arrive dans les relations internationales, dans la lutte de classe, dans le domaine idéologique ou du point de vue des formes spécifiques de gouvernement - une crise de surproduction/accumulation du capital est inévitablement suivie d'une reprise de l'investissement, de la production, de l'emploi et des revenus. C'est le résultat de la nature même de la production capitaliste, dominée par la prise de décision fragmentée d'entreprises concurrentes. Ces décisions conduisent à un phénomène de dépassement - trop de production par rapport à la «demande effective» des consommateurs finaux - suivi par une phase de production trop faible, même pour une demande effective réduite - trop de capital pour une masse donnée de plus-value produite et de profits réalisés, puis beaucoup moins de capital investi productivement pour la masse donnée de plus-value et de profits réalisés (bien que celle-ci soit réduite). D'où une hausse du taux de profit moyen. D'où le démarrage d'un nouveau cycle de reproduction élargie, avec élargissement de l'investissement, de la production, de l'emploi et des revenus. Au bout d'un certain intervalle, les mêmes forces qui mettent les affaires en crise conduisent à l'expansion, indépendamment de toute interférence.

J'ai la conviction qu'aucun mécanisme similaire ne fonctionne dans le cadre des ondes longues du développement capitaliste. Ici, il faut prendre acte d'une asymétrie fondamentale entre le retournement d'une onde longue expansive vers une onde longue dépressive, d'une part, et le retournement d'une onde longue dépressive vers une onde longue expansive, d'autre part. Le

premier mouvement est plus ou moins automatique, le second ne l'est clairement pas. Les raisons de cette asymétrie sont une fois de plus à chercher dans la nature même du mode de production capitaliste. Les effets cumulatifs de prévisions de profits qui déterminent les décisions d'investissement des entreprises capitalistes individuelles, et les profits effectivement réalisés par ces entreprises, déterminent le taux moyen de profit, indépendamment des plans, des intentions ou des prévisions de quiconque. Cela crée un élan à long terme dans le cadre duquel une baisse cumulative du taux de profit devient inévitable à travers un certain nombre de cycles économiques successifs. Qu'il faille pour cela deux, trois ou quatre cycles économiques est d'une importance secondaire, et cela peut varier d'une onde longue expansive à l'autre. En d'autres termes, les forces économiques qui jouent en faveur de l'expansion à long terme *doivent* s'épuiser progressivement, plus ou moins de la même manière que les forces capitalistes qui créent un «boom» *doivent* s'épuiser au cours d'un cycle économique normal.

Mais il n'en va pas de même pour les conditions qui transforment une onde longue dépressive en onde longue expansive. Il convient de souligner que le cycle économique normal continue de fonctionner dans le cadre de toute onde longue mais, en même temps, l'onde longue a un effet amortisseur sur chacun de ces cycles. Les crises (récessions) survenant dans une longue phase d'expansion ont tendance à être plus modérées et plus courtes. De même, les 'booms' qui se produisent dans une longue dépression ont également tendance à être plus modérés et plus faibles.

Dès lors, le vrai problème consiste à savoir comment, dans ces conditions, une combinaison de circonstances peut survenir qui transforme tout à coup ces booms modérés et courts en une expansion rapide et durable. Toutes autres conditions restant égales, les mécanismes automatiques du cycle économique (le taux de chômage qui tire le taux de profit vers le haut, la baisse de prix des matières premières qui réduit la composition organique du capital, les innovations technologiques dans la production d'équipements - qui ont le même résultat) semblent insuffisants pour provoquer un tel retournement.

L'évidence historique incite fortement à penser que des *chocs exogènes au système* sont nécessaires pour provoquer un retournement fondamental de la tendance historique. La tendance historique fondamentale du mode de production capitaliste est en fait à la diminution et non à un impétueux essor du taux moyen de profit. Pourtant, à trois reprises, l'histoire a été le témoin d'un essor impétueux de ce genre: après 1848, après 1893 et autour de 1940 aux États-Unis (1948-1949 en Europe occidentale et au Japon). Chaque fois, des chocs économiques extérieurs au système jouèrent un rôle clé. Dans chaque cas, ils entraînèrent une expansion soudaine du marché mondial et un changement soudain des conditions de base de l'accumulation du capital, en faveur de celle-ci. Les facteurs qui stimulèrent le redressement à long terme du taux de profit dans ces différents cas furent la révolution libérale ou bourgeoise de 1848 et la découverte des champs aurifères de Californie à la même époque; l'augmentation spectaculaire de l'investissement en capital dans le monde colonial (l'impérialisme) et la découverte de gisements d'or dans la région du Rand sud-africain en 1893; les résultats cumulatifs à long terme du fascisme (de la contre-révolution) et de la guerre autour de 1940 et par la suite.

La controverse sur le caractère «endogène» ou «exogène» du mouvement

L'hypothèse d'une asymétrie fondamentale entre le tournant vers l'expansion et le tournant vers la dépression des ondes longues, et le rôle décisif des chocs systémiques pour provoquer le tournant vers l'expansion, nous amène à la controverse sur le caractère «endogène» ou «exogène» du passage d'une longue dépression à une longue expansion. Là encore il faut distinguer l'aspect sémantique du problème de l'aspect analytique.

Quand nous parlons de «chocs systémiques» et d'une détermination «exogène» du tournant vers l'expansion, nous évoquons des chocs systémiques *par rapport aux mécanismes économiques de base* du mode de production capitaliste. Nous ne considérons pas que l'extension du marché mondial

ouverte par la révolution de 1848, ou par la découverte des champs aurifères de Californie, soit une conséquence inévitable de la longue dépression économique de 1825 à 1848.

Naturellement, une longue dépression favorise la recherche de nouveaux gisements d'or. De même, elle engendre des forces agissant en faveur de la révolution, mais aussi d'autres forces agissant en faveur de la contre-révolution. Toutefois, le résultat final de ces tendances n'est en rien prédéterminé. Pour donner un exemple actuel: depuis des années, on recherche frénétiquement de nouveaux gisements d'or, en particulier au Brésil et en Nouvelle-Guinée. Mais qui pourrait prédire que ces recherches conduiront à la découverte de nouveaux gisements ayant une ampleur et un impact sur l'économie mondiale comparables à la découverte des gisements californiens après 1848 et des gisements du Rand après 1893?

Pour autant que je puisse me baser sur des données empiriques vérifiables et réfutables, celles-ci tendent très majoritairement à confirmer mon hypothèse de chocs systémiques exogènes aux lois économiques du capitalisme proprement dites. Je n'ai vu aucune preuve empirique démontrant le caractère économique endogène de ces « chocs systémiques ». Et je persiste à défier tous les collègues soutenant l'hypothèse que le retournement vers l'expansion à long terme serait un produit « endogène » d'apporter des preuves empiriques à l'appui de leur affirmation, et de ne pas se limiter à un raisonnement purement « logique » (je dirais plutôt paralogique).

Evidemment, si le cadre de référence des termes « endogénéité » et « exogénéité » est modifié, alors il devient possible de déboucher sur des conclusions très différentes. Si l'on prend les termes « exogène » et « endogène » comme se référant à *la société bourgeoise dans son ensemble*, alors il est évident que des révolutions, des contre-révolutions, des guerres, des découvertes de gisements aurifères, etc. ne sont pas « exogènes » à la société bourgeoise. Dans ce cas, les collègues qui défendent le « caractère endogène » du tournant vers l'expansion ont évidemment raison. Mais leur victoire ne serait qu'une victoire à la Pyrrhus. Parce qu'ils ne feraient qu'une tautologie, sans aucune valeur analytique. Tout ce qui se passe dans la société bourgeoise est par définition endogène à celle-ci. Par cette affirmation plutôt banale, mes collègues n'ont en rien démontré que la révolution, la contre-révolution, la guerre et la découverte de nouveaux gisements aurifères gigantesques (qui apporte des changements fondamentaux dans la relation argent / consommation) sont le résultat inévitable d'une longue dépression. Or, toute la controverse « exogène » contre « endogène » porte là-dessus.

Les limites du potentiel autorégulateur à long terme du capitalisme

Ainsi, l'explication de l'origine « exogène » du tournant vers l'expansion dans le mouvement à long terme du développement capitaliste nous amène à une autre controverse: quelles forces déterminent les changements fondamentaux dans les conditions générales de l'accumulation capitaliste? Sont-elles purement économiques, autrement dit: les dépressions à long terme créent-elles non seulement les conditions nécessaires mais aussi les préconditions suffisantes des changements sociaux et politiques dont dépendent des conditions générales plus favorables à l'accumulation du capital? Ou y a-t-il une autonomie relative des forces sociales et politiques qui *pourraient* (j'emploie le conditionnel) décourager, arrêter ou même inverser les effets des forces économiques qui opèrent pendant la longue dépression? En d'autres termes, y a-t-il une autorégulation à long terme et inévitable du capitalisme, indépendamment de ce que les forces sociales, les différentes fractions de la classe capitaliste et la classe ouvrière peuvent vraiment réaliser dans la vie réelle, indépendamment des rapports de forces concrets et des résultats des combats réels entre ces forces?

Pour aller aux implications essentielles de la controverse: le cycle de la lutte de classe est-il déterminé mécaniquement par les forces économiques qui résultent essentiellement des niveaux de chômage? Les périodes longues de dépression rendent-elles inévitables les défaites écrasantes de la classe ouvrière? La victoire d'Adolf Hitler en 1933 était-elle inévitable? Ou devrait-on plutôt

considérer qu'il y a effectivement une *autonomie relative* des résultats de la lutte de classe à long terme, une *désynchronisation* relative de la lutte de classe par rapports aux hauts et aux bas de l'investissement, de la production, de l'emploi et du revenu? Le facteur subjectif dans l'histoire - en l'occurrence, les divisions entre les ailes «libérale» et «réactionnaire agressive» de la bourgeoisie, les politiques spécifiques (stratégies et tactiques) de la social-démocratie réformiste et du Parti communiste stalinien (Komintern) - peuvent-ils faire la différence décisive entre la victoire ou la défaite, par exemple du fascisme?

La question des résultats à long terme de la lutte des classes est d'une grande importance du point de vue de la possibilité d'une expansion à long terme du capitalisme, d'une augmentation à long terme du taux de profit moyen, à travers la médiation des fluctuations à long terme des salaires qui sont un des déterminants (pas le seul, bien sûr) du taux de plus-value². Les données empiriques montrent indéniablement que les fluctuations à long terme des salaires réels ne sont pas une fonction directe des hauts et des bas du taux de chômage, mais bien une fonction de toute une série de variables, que j'ai tenté d'analyser ailleurs³.

Cette controverse recouvre un intéressant débat philosophique. Deux variétés de déterminisme s'affrontent ici: un déterminisme mécanique-économique (économiste) rectiligne, d'une part, et un déterminisme socio-économique, dialectique, paramétrique, d'autre part. J'affirme que cette seconde version du déterminisme, qui voit deux ou trois issues possibles à chaque crise historique spécifique, - pas une infinité d'issues, évidemment, ni non plus des issues sans relation avec les forces motrices fondamentales d'un mode de production, mais néanmoins plusieurs - correspond à la fois à la théorie et à l'analyse pratique de Marx. Mais cela, bien sûr, déborde le cadre de notre controverse. La question est : que nous indiquent les données empiriques réelles?

Ici, je dois constater que le débat international a produit une multitude de nouveaux éléments, dont certains ont été présentés lors du colloque de Bruxelles, et qui confirment mon hypothèse de l'autonomie relative du mouvement de la lutte des classes ainsi que les tendances de long terme à la militarisation et à la guerre des ondes longues du développement économique à proprement parler. Ces deux séries d'éléments ont des implications pour une vision réaliste de ce qui est en jeu dans le cadre de l'actuelle dépression longue et de la probabilité qu'elle débouche sur une nouvelle «extension de Kondratieff».

Les conditions d'un contrôle social efficace du capitalisme sur le travail

Si l'on suppose que l'autorégulation à long terme du capitalisme est plus ou moins inévitable, alors on est conduit à penser que la dépression actuelle débouchera en fin de compte sur un «atterrissage en douceur». Une nouvelle «onde longue expansive» démarrera alors, dans un avenir prévisible, que ce soit après la prochaine récession ou après la suivante.

Par contre, si l'on suppose que cette régulation à long terme est incertaine, qu'il n'existe pas de mécanismes économiques entraînant automatiquement une expansion à long terme, alors les chances d'un atterrissage en douceur - ou pas - au terme de la dépression actuelle restent un problème ouvert, non encore tranché par l'histoire. *Dans cas, tout dépend de l'issue de la lutte entre des forces sociales et politiques spécifiques dans un certain nombre de pays clés dans le monde.* Et

² L'explication des crises par la contraction des bénéfices due aux augmentations de salaires diffère totalement de l'explication par la baisse du taux de profit. Une augmentation des salaires réels ne conduit pas nécessairement à une baisse du taux de profit. Elle peut être neutralisée voire plus que compensée par l'augmentation du taux de plus-value (une forte augmentation de la productivité du travail dans l'industrie de production de biens de consommation), par une diminution de la composition organique du capital due à une baisse des matières premières et de l'équipement, ou une combinaison de ces deux tendances.

³ Voir mon essai: 'Historical and institutional determinants of long-term variations of real wages' in Peter Scholliers (ed.), *Real Wages in 19th and 20th century Europe* (New York: Berg, 1989).

alors, une différence entre la longue dépression actuelle et la précédente saute immédiatement aux yeux. A l'exception de l'Indonésie, aucun mouvement de la classe ouvrière, aucun mouvement de libération du tiers monde dans aucun pays clé n'a subi de défaite comparable à celles qui ont été infligées successivement en Italie, en Chine, en Indochine, en Indonésie, au Japon, en Allemagne, en Espagne, au Brésil et en France dans les années vingt et trente.

En effet, aujourd'hui et depuis 1974-75, dans tous les pays clés, les reculs partiels et les défaites partielles subies par le mouvement ouvrier et par le mouvement de libération ont laissé le potentiel de lutte de ces mouvements quasi-intact, de sorte que de nouvelles montées de la lutte de classe sont non seulement possibles mais probables. Celles-ci se sont déjà produites au Brésil, en Afrique du Sud, en Corée du Sud, en France, en Pologne, en Espagne et en Italie. Elles commencent à se produire en URSS et en Chine aussi, et s'étendront probablement à de plus en plus de pays importants. Encore une fois, la controverse sur les limites de l'autorégulation à long terme du capitalisme est liée à un problème théorique intéressant. Étant donné la nature même du mode de production capitaliste dans lequel le travailleur salarié *libre* (pas l'esclave) est le producteur de la richesse et du surproduit social, des mécanismes purement économiques ne peuvent pas, en tant que tels et par eux-mêmes, engendrer la résignation automatique, la passivité et la subordination à cent pour cent du travail salarié face au capital. Des formes spécifiques de contrôle social sur le travail, à l'intérieur de l'entreprise ainsi que dans la société dans son ensemble⁴ doivent impérativement venir compléter les mécanismes purement économiques qui, à travers les fluctuations de l'armée de réserve de main-d'œuvre, assurent un certain degré de soumission, mais ne peuvent pas le garantir en permanence, ou automatiquement, ou totalement.

À cet égard également, l'histoire a confirmé l'analyse de Marx. Le travail salarié peut être organisé ou inorganisé. Il peut former des syndicats militants ou des syndicats plus ou moins subordonnés aux objectifs économiques des employeurs. Il peut riposter ou rester passif face aux attaques portées contre un niveau donné de salaire réel moyen. Il peut se satisfaire des niveaux de vie atteints historiquement, accepter de les réduire sensiblement, ou lutter pour intégrer la satisfaction de nouveaux besoins au prix moyen socialement reconnu de la marchandise «main-d'œuvre», c'est-à-dire lutter pour des augmentations substantielles des salaires réels. Il peut accepter des changements à ses dépens dans l'organisation du travail sur les lieux de production (par exemple, l'accélération de la production, la réduction des pauses, la dévalorisation des compétences acquises, le travail de nuit des femmes, le travail de week-end, etc.). Il peut, de même, riposter et imposer des formes de contrôle et des limitations de ces changements, par le biais de ses propres représentants.

Toutes ces différentes formes et variantes dans l'efficacité du contrôle du capital sur le travail salarié se sont présentées au cours de l'histoire dans de nombreux pays. Bien qu'elles soient évidemment influencées par les changements économiques et la dynamique fondamentale du mode de production capitaliste, toutes ont en commun de dépendre en dernière analyse d'une dialectique entre ces mécanismes économiques et ce que Marx appelait *le rapport de forces entre les combattants*. Ce rapport de forces est à son tour «surdéterminé» par *les effets cumulatifs de tendances à long terme relatives à la force du mouvement ouvrier* et au militantisme de la classe ouvrière.

Pour illustrer ces déterminants historiques du degré de contrôle social que le capital peut imposer au travail dans la vie réelle, notons bien que le degré de résistance de la classe ouvrière à une détérioration radicale des salaires réels et des conditions de travail dans des pays tels que la France,

⁴ Récemment d'autres considérations intéressantes se sont ajoutées dans le débat international: les rigidités institutionnelles sont des obstacles à des changements radicaux dans les systèmes de gestion; de nouveaux paradigmes technologiques appellent de nouvelles institutions sociopolitiques. Il me semble qu'elles ne font que paraphraser la thèse selon laquelle des niveaux de contrôle social nouveaux (et plus élevés) du capital sur le travail sont nécessaires afin que par le capital soit en mesure de cueillir tous les avantages de la révolution technologique du point de vue de l'augmentation du taux de plus-value.

l'Italie, l'Allemagne, la Belgique, le Danemark et même le Royaume-Uni, ne dépend pas seulement (ni même principalement) du taux de chômage depuis 1974 ou 1984, de la crainte du chômage, de l'ampleur des nouvelles législations anti-ouvrières des gouvernements, de l'efficacité des nouvelles techniques de production et de contrôle du travail dans les usines et les bureaux - toutes forces qui, de toute évidence, exercent une forte pression dans le sens d'un contrôle accru du capital sur le travail.

Ce degré de résistance dépend aussi dans une large mesure, et je dirais dans une mesure décisive, de la force du militantisme de classe *accumulé au cours de la période historique précédente*, en tant que résultat des forces économiques qui opéraient *dans le passé*⁵, en particulier le plein emploi et les effets de « l'état-providence », ainsi que de la façon dont la classe ouvrière a traduit ces éléments en potentiel militant, à travers des luttes spécifiques. Le degré de contrôle social que le capital peut effectivement imposer aux travailleurs dépend donc des résultats du cycle *précédent* de la lutte de classe autant, sinon davantage, que des effets de l'onde longue économique actuelle sur la force ou la faiblesse relative du travail.

Le poids des fluctuations des Etats hégémoniques dans la détermination des ondes longues du développement capitaliste

Enfin, parmi les facteurs qui déterminent des changements fondamentaux dans les conditions générales de l'accumulation capitaliste, il nous faut intégrer l'importance relative des hauts et des bas dans l'hégémonie de certains Etats capitalistes particuliers sur le marché mondial. Dans le passé, on a formulé approximativement la règle suivante: les ondes expansives se caractérisent par la consolidation de l'hégémonie d'une puissance capitaliste unique sur le marché mondial - la Grande-Bretagne de la « libre entreprise » dans la période de 1848 -73; l'impérialisme britannique dans la période 1893-1913 (à un niveau inférieur à celui de l'hégémonie britannique en 1848-1873), l'hégémonie de l'impérialisme américain dans la période 1940 (1948) -1968 (1973).

De même, une longue période de dépression s'accompagne généralement de l'absence de puissance dominante unique. Dans la période 1825-1848, le Royaume-Uni n'avait pas encore établi le monopole ou le haut niveau de productivité industrielle moyenne du travail qu'il allait atteindre plus tard. La longue dépression de 1873-1893 n'avait pas encore vu la consolidation de l'Empire britannique, qui est intervenue par après. La période 1913-1939 n'avait pas encore vu l'émergence du « siècle américain » : elle interviendra après la Seconde Guerre mondiale, bien que l'énorme supériorité industrielle et financière des États-Unis dans la lutte pour la domination du monde ait été déjà manifeste en 1940. Quant à la longue dépression actuelle, elle est visiblement caractérisée par un déclin rapide de l'hégémonie des États-Unis sur le marché mondial.

Il est important de souligner les liens structurels entre le poids de ces hauts et bas de l'hégémonie de certains Etats sur le marché mondial, d'une part, et la nature fondamentale du mode de production capitaliste, d'autre part. Parce que le capitalisme signifie fondamentalement production privée et concurrence, un système monétaire purement privé n'est pas opérationnel et est contraire aux besoins du système dans son ensemble. La nature même de l'argent comme moyen de surmonter la contradiction entre le travail privé et le travail socialement reconnu dans une économie de marché ne peut se réaliser par le truchement de l'argent privé. C'est pourquoi la monnaie de papier capitaliste doit être contrôlée par l'État, afin que sa « valeur » (plus exactement, la quantité d'or qu'elle représente) soit potentiellement reconnue par tous les capitalistes. Ceci, à son tour, signifie

⁵ Dans le même sens, les divisions de la bourgeoisie entre les ailes plus « libérales » et plus « conservatrices réactionnaires » plongent leurs racines historiques dans la façon dont la bourgeoisie est arrivée au pouvoir: par une révolution radicale (Etats-Unis, France); par une révolution qui a débouché sur un compromis plus modéré (Angleterre); par une « révolution par en haut » qui a laissé à l'aristocratie le contrôle de parties importantes de l'appareil d'Etat, en particulier dans l'armée et la diplomatie (Allemagne, Italie, Japon).

que la puissance industrielle relative, la supériorité concurrentielle et la stabilité financière de chaque Etat capitaliste détermine la mesure relative dans laquelle le papier-monnaie qu'il émet jouera le rôle d'«équivalent général» sur le marché mondial.

Les lois implacables de la compétitivité font que les résultats prévisibles de la supériorité concurrentielle et de la stabilité financière ne sont jamais acquis une fois pour toutes, ni même pour de longues périodes. Ils dépendent de la loi du développement inégal et combiné. Des puissances capitalistes qui se développent après d'autres peuvent dépasser les premières en termes de productivité moyenne du travail et de compétitivité industrielle. Des monnaies jadis considérées comme "aussi bonnes que l'or" peuvent s'affaiblir soudainement en raison de déficits prolongés dans la balance des paiements d'un pays spécifique.

La controverse qui surgit à ce sujet (entre parenthèses, elle montre également que la question de la production totale d'or, c'est à dire, l'enjeu de la découverte de nouveaux gisements d'or importants, n'est pas marginale, mais centrale du point de vue des conditions générales de l'accumulation du capital)⁶ peut être résumée comme suit:

L'hégémonie du pouvoir parcourt-elle un cycle indépendant à long terme (surdéterminé par exemple par la force politique / militaire) qui détermine les ondes longues du développement économique? Ou est-elle plutôt le résultat de mécanismes économiques et de la concurrence internationale, qui déterminent les hauts et les bas d'une puissance particulière? On trouve ici une variante intéressante et paradoxale de la controverse sur la détermination «exogène» ou «endogène» des ondes longues.

Dans cette controverse, nous avons tendance à être plus prudent qu'au sujet de l'autonomie relative des cycles à long terme de lutte de classe par rapport aux fluctuations des salaires réels. Un certain degré d'autonomie de l'hégémonie des Etats par rapport aux résultats à long terme de la concurrence et de la compétitivité internationale sur le marché mondial est indéniable. L'impérialisme britannique a maintenu une nette supériorité dans le domaine de la puissance navale longtemps après que sa supériorité industrielle ait été érodée. Il a même reconquis temporairement une relative supériorité technique dans le domaine de la puissance aérienne en 1939-40, ce qui fut un facteur décisif pour empêcher l'Allemagne de gagner la guerre contre le Royaume-Uni en 1940.

Aujourd'hui, les États-Unis maintiennent dans le monde capitaliste une forte prépondérance politico-militaire, disproportionnée par rapport à la baisse relative de leur puissance industrielle et financière. Mais de telles discordances sont généralement d'une durée limitée. La puissance industrielle et l'avance technologique permettent un réarmement rapide. C'est qui s'est passé en Allemagne dans les années '30. Cela pourrait se passer à tout moment aujourd'hui avec le Japon.

L'exacerbation des rivalités inter-capitalistes, le déclenchement de guerres commerciales et la montée du protectionnisme, ou l'apparition de blocs commerciaux semi-autarciques, sont étroitement corrélés aux périodes de longue dépression. Il semble discutable que ces phénomènes soient la cause de ces dépressions, des conséquences découlant de celles-ci, ou des conséquences qui tendent à leur tour à allonger et à approfondir ces dépressions. Nous penchons pour la troisième position, mais cela ne semble pas faire de grande différence.

Ce qui est important, par contre, est le fait que le déclin de l'hégémonie d'une puissance spécifique, et par conséquent l'incapacité de sa monnaie de conserver son statut de fait de «monnaie de papier du monde», de substitut réel de l'or⁷, n'est pas suivi rapidement par l'émergence d'une autre puissance hégémonique prenant la place de la première. Ni le yen ni le deutschemark n'ont pris la

⁶ Voir mon essai 'Gold, Money and the Transformation Problem' in Ernest Mandel and Alan Freeman (eds), [Ricardo, Marx, Sraffa](#) (London: Verso Books, 1984).

⁷ La désintégration de l'étalon-or (dollar) s'exprime dans le double mouvement de la «dédollarisation» des pays impérialistes et du commerce mondial, d'une part, et de la «dollarisation» de la plupart des pays du Tiers Monde, d'autre part.

place du dollar⁸. La question de savoir s'il en ira autrement avec la monnaie européenne reste ouverte.

Par conséquent, la conclusion est que le remplacement ne peut intervenir qu'après la fin d'une lutte inter-impérialiste prolongée pour l'hégémonie mondiale, et cette lutte ne doit pas nécessairement conduire à des guerres mondiales, comme en 1914 et 1939. Elle mène à une augmentation du poids de la production et de l'exportation d'armes, mais celles-ci peuvent être partiellement «absorbées» par des guerres «locales» (il y en a eu quatre-vingts depuis 1945!). De sorte que, autant je refuserais d'endosser le concept de « longues ondes de guerre », et encore moins celui de « longs cycles de guerre », autant j'accepterais l'idée de longues ondes de rivalité capitaliste associées à de longues expansions et de longues dépressions. La rivalité, que ce soit sous la forme de guerres commerciales ou de conflits militaires, a tendance à s'aiguiser dans les périodes de longues dépressions, et à devenir moins explosive au cours des longues expansions.

Tous ces mouvements de long terme, qu'ils se renforcent ou se contrecarrent les uns les autres, sont synthétisés dans les fluctuations du taux de profit moyen. Une fois encore, nous sommes ramenés à l'essentiel. Sous le capitalisme, le taux de profit est la *résultante* de l'action de *tous* les mécanismes propres au système. Il n'y a aucune explication monocausale de ce mode de production, ni de ses crises, ni de son cycle économique, ni de ses ondes longues de développement. Tous ces phénomènes sont des produits de l'interaction entre toutes les contradictions fondamentales du système, au pluriel. Cela a été affirmé explicitement par Marx. Je suis entièrement d'accord avec lui, non pas parce que *ipse dixit*, mais parce que deux cents ans de faits historiques confirment la justesse de son diagnostic.

⁸ Il faudrait distinguer le problème de l'utilisation de certaines monnaies comme monnaies de réserve des banques centrales d'autres pays de l'utilisation de monnaies comme moyen de crédit et d'investissement privé (par exemple via des obligations internationales). Le yen et le Deutschmark jouent un rôle insignifiant sur le premier plan mais un rôle beaucoup plus grand sur le second.